

" La nourriture qui ne rassasie jamais " : une histoire sociale du café haya (note de recherche)

Brad Weiss

Frontières culturelles et marchandises

Volume 18, numéro 3, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015330ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015330ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Weiss, B. (1994). " La nourriture qui ne rassasie jamais " : une histoire sociale du café haya (note de recherche). *Anthropologie et Sociétés*, 18 (3), 91–100. <https://doi.org/10.7202/015330ar>

« LA NOURRITURE QUI NE RASSASIE JAMAIS »

Une histoire sociale du café haya

(Note de recherche)



Brad Weiss

L'expérience historique des relations coloniales et néo-coloniales est intimement liée au café dans le nord-ouest de la Tanzanie. Des agences locales et internationales ont cherché à développer et à accroître la production de café dans les communautés haya de cette région. Au tournant du siècle, les missionnaires ont introduit de nouvelles variétés de café chez les fermiers haya tandis que les officiers coloniaux contemporains (*Bwana Shamba*) promulguèrent de nouvelles techniques de cette culture. Femmes et hommes haya ont une expérience tangible de la mondialisation des marchés et des échanges de marchandises grâce à ce moyen substantiel qu'est le café. Les fluctuations du prix du café (ces dernières années moins pour ce qui est du flux que du déclin rapide) traduisent localement la position marginale occupée par les fermiers haya dans l'économie mondiale.

Jusqu'à présent, malgré le fait que l'expansion continue du marché international et la circulation du café semblent incorporer de plus en plus des communautés telles que les Haya dans un système global, nous devons noter aussi quelques importantes disjonctions dans ce processus. Par exemple, plusieurs femmes et hommes haya me dirent : « Nous, Haya, faisons pousser ce café, nous le cueillons et nous vous le vendons ensuite en Europe. Mais, qu'en faites-vous, Européens ? » Une telle incertitude sur l'usage ultime du produit devrait soulever d'importantes questions sur les relations et les valeurs qui trament l'économie mondiale et leur traduction dans les espaces régionaux. Cette interrogation signale aussi que le café continue à être produit et consommé tout en étant chargé de valeurs distinctes de celles que lui attribue l'économie mondiale. L'objectif de cette brève note de recherche est d'explorer les significations variées du café dans les espaces régional, national et transnational, de démontrer que le décryptage des interprétations locales et des usages alternatifs de ce produit agricole et marchand peut témoigner de manière critique du sens des relations coloniales et postcoloniales.

Ma recherche sur le café, selon la perspective de l'expérience vécue (*lived experience*), fait partie d'un projet plus vaste sur les dimensions sémantiques des formes marchandes au sein des communautés haya. Je soutiens qu'en habitant leur monde matériel, les femmes et les hommes haya objectivent les valeurs grâce auxquelles ils s'orientent et font l'expérience de ce monde. La marchandisation peut être saisie comme une dimension importante de ce procès d'objectivation. De cette façon, les effets de la marchandisation ne doivent pas être compris comme distincts — ou comme un anathème à des pratiques de sens et à des relations personnalisées — mais plutôt

comme des transformations qui combinent des qualités symboliques singulières et des possibles pour forger un monde vivable.

Cependant, bien que tous les objets puissent avoir le *potentiel* tant pour l'aliénation que pour la personnalisation, la diffusion ou la condensation de la valeur, ils en matérialisent les effets *de la même manière*. Selon l'expérience de vie des Haya, ce ne sont pas *toutes* les marchandises qui ont les mêmes compétences. En outre, les cultures diffèrent dans leurs présomptions sur la façon dont la valeur est produite et saisie dans le procès de circulation des marchandises. Une analyse détaillée d'une seule marchandise transnationale, tel le café, qui possède des significations différentielles dans les mondes enserrés de la transaction, peut par conséquent suggérer un moyen de comparer ces diverses façons d'objectiver la valeur.

La production du café au Kagera

Bien que les royaumes (*engona*) de Bahaya (actuellement la région de Kagera en Tanzanie) étaient des systèmes hiérarchiques très stratifiés, les relations de classes (et le procès de production et de marchandisation qui les sous-tend) ont principalement émergé avec la croissance et la commercialisation extensives du café. Le potentiel de cette commercialisation afin d'obtenir de l'argent a d'abord été exploité par les Pères blancs dans cette région. Les variétés de café *arabica* furent d'abord introduites en 1904 comme l'une des tâches du projet missionnaire. La plantation de café et sa commercialisation en vue d'obtenir du numéraire par des petits propriétaires ne devinrent obligatoires pour la première fois qu'en 1911 (Curtis 1989 : 89). En plus de ce développement agricole à vocation marchande, les vendeurs haya de café contribuèrent à son expansion tout en récoltant d'énormes profits à la suite de la progression initiale des prix du café (Curtis 1989 : 72). Tandis que les cultivateurs haya commençaient à faire pousser et à vendre de l'*arabica* tout autant que des variétés indigènes de *robusta*, les exportations de café de cette région augmentèrent régulièrement, de 234 tonnes, en 1905, à 681 tonnes, en 1912, pour atteindre plus de 12 000 tonnes, en 1939.

Le café demeure la seule source importante de revenu pour la grande majorité des unités domestiques haya (Smith et Stevens 1988 : 557). Au surplus, le café est, a longtempis été, central à la structure des relations de classes dans la région de Kagera. Cette affirmation est bien étayée par le fait qu'un pourcentage décisif du café cultivé dans cette région est commercialisé de nos jours par une portion infime de l'ensemble des « cultivateurs » (*Wakulima*, terme swahili utilisé pour désigner les membres des coopératives de café) qui vend le café aux coopératives¹. Le développement de ces divisions de classes extrêmes fut induit par le système de commercialisation qui

1. Mes données pour un nombre restreint de coopératives semblent indiquer que moins d'un quart de l'ensemble des « fermiers » vendent plus des trois quarts du volume total du café commercialisé au Kagera. Dans mon échantillon, sur 122 342 kg de café commercialisés par les coopératives pour un total de 481 membres, 97 membres (20,1 % des membres) ont mis en marché les plus grands volumes de café vendu : 91 823 kg ou 75,1 % du volume total. Cette donnée, au surplus, est biaisée par le fait que ceux qui distribuent de grands volumes de café sont plus susceptibles d'être enregistrés comme membres de plusieurs coopératives. Par conséquent, les 97 membres cités ci-haut représentent moins d'*individus*, chacun disposant de plusieurs affiliations. Cela signifie *de facto* qu'un plus fort nombre et donc pourcentage d'*individus* contrôlent cette part du volume du café.

prospéra dans les années 1920 à Kagera². Les marchands haya de café (connus familièrement comme *nachuluzi*, du terme swahili *kuchuluzi* « dégarnir lentement ») furent capables de réaliser de substantiels profits en avançant aux cultivateurs — à court d'argent entre les récoltes — des prêts. Ces commerçants s'arrogeaient par conséquent le droit de récolter et de commercialiser le café des cultivateurs, souvent à des taux deux à trois fois supérieurs aux sommes avancées. Avec l'indépendance et l'implantation éventuelle du « socialisme africain », cette forme de mise en marché devint illégale. Toutefois, comme l'indiquent les registres de coopératives actuelles, une telle marchandisation prospère dans le marché noir. En effet, le système est devenu plus volatile et plus flexible depuis son interdiction. Les commerçants offrent désormais des avances monétaires sur la récolte présumée d'un seul arbre, par exemple, ou pour le prix d'un nombre déterminé de « boules » — *bakuli*, une mesure standard du café qui doit être payée lors de la récolte au marchand. Dans les années 1980, la fluctuation des taux des devises permet aux commerçants d'obtenir un remboursement jusqu'à dix fois supérieur à la somme avancée. Nombre de cultivateurs de café avec lesquels je me suis entretenu préfèrent cependant l'assurance que procurent ces avances monétaires sur le marché noir aux non-paiements ou aux paiements en retard de leur récolte par l'État.

Le marché noir du café demeure par conséquent plus effectif pour satisfaire une demande urgente de numéraire. Ceux qui y ont accès peuvent s'approprier les récoltes de café futures de leurs clients qui ne peuvent attendre les remboursements par l'État. Ainsi, le contrôle sur les rythmes annuels (et les recettes) de la culture du café est réduit en faveur des exigences immédiates de l'argent. Ces pratiques ont des implications intéressantes pour les théories économiques de la transformation sociale. On a déjà soutenu que le développement du commerce a un effet de « désillusion » sur les formes culturelles de la temporalité, dès lors que la forme marchande, et notamment l'argent, fonde les résultats escomptés grâce à un « calcul rationnel » (Bourdieu 1979 : 17). Dans l'expérience des Haya, cependant, l'argent semble confondre et déformer le processus temporel en soi, une compétence qui est bien exprimée dans une phrase dont usent communément les Haya pour décrire l'évanescence de leur économie : *Ebyo mwenu ti bya nyenkya n'ekibi kya mpya* (« Les choses d'aujourd'hui ne sont pas celles de demain, c'est cela la malveillance de l'argent »). Ce n'est donc pas le calcul rationnel de l'argent qui « prévoit » le futur mais plutôt le potentiel de la forme monétaire dans la marchandisation du café qui rend le futur imprévisible.

À travers ce siècle, l'expansion envahissante de la production du café ne doit pas être lue comme une évidence d'un soutien indéfectible des femmes et hommes haya aux cultures commerciales ou aux formes de marchandisation coloniale et post-coloniale. Par exemple, dans les années 1930, les agriculteurs résistèrent ouvertement aux techniques et aux politiques agricoles « innovatrices » visant à conjurer la nielle de café. Ils disaient : « *Twaiyanga !* » (« Nous refusons ») de permettre aux officiels coloniaux d'entrer dans nos fermes (Curtis 1989 : 220 sq.). Certains hommes et femmes haya étaient reconnaissants envers les commerçants qui leur allouaient des avances de fonds, d'autres me dirent qu'on nommait les commerçants *wachuluzi* (« laisser couler ») parce qu'ils laissaient couler les larmes (et non les profits). L'extension de la culture commerciale et la répugnance, voire l'hostilité, à en adopter les moyens indi-

2. Voir Curtis (1989) pour une discussion détaillée sur les entrepreneurs haya à cette période.

quent que la production du café au Kagera procurait plus qu'une source de revenu monétaire aux commerçants et agriculteurs haya. De fait, ce processus transforma les significations et les pratiques grâce auxquelles les communautés haya constituent le monde qu'elles habitent.

Le café et la socialité

Afin d'apprécier les manières grâce auxquelles les transformations dans le commerce du café entraînent celles des significations et valeurs des activités socioculturelles des Haya, nous devons comprendre la place occupée par le café dans la culture précoloniale et dans l'économie politique de la région. Le café *robusta* qui poussait dans les communautés haya était à la fois une culture et un bien marchand importants dans cette partie de l'Afrique tout au long du XIX^e siècle. Le café était transigé entre des systèmes politiques — notamment des royaumes Bahaya vers ceux du Baganda au nord — en échange d'ivoires et de toile. La plupart des travaux ont soutenu que le café était détenu comme monopole royal dans les communautés haya (Austen 1968 : 95; Curtis 1989 : 54; Hartwig 1976 : 111). Nous disposons cependant de témoignages qui laissent supposer que le café était récolté et transigé par des roturiers haya selon leurs propres intérêts. Les arbres à café furent également fortement associés tant au bien-être de ceux qui les cultivaient et en héritaient qu'à la productivité des fermes familiales où ils résidaient. La « force de vie » (*amalaga*) de la personne était liée à son café, la mort d'un arbre de café étant alors un présage de la mort de son propriétaire (Hyden 1968 : 82). Les cerises de café *robusta* étaient séchées, cuites avec des épices avant d'être offertes comme cadeaux informels à des amis et à des invités, comme le veut la coutume jusqu'à nos jours. On valorisait la mastication de ces cerises (*akamwani*, un diminutif de *amwani*, terme haya pour désigner n'importe quel café) durant la journée en guise de petite collation, un peu comme le sont les noix de bétel ou de cola dans d'autres parties du monde. De plus, les cerises de café étaient au cœur des rituels haya et des relations de fraternité de sang puisque (selon mes propres informateurs) les deux graines d'une seule cosse fournissent une icône agraire de cette affirmation d'appartenance clanique commune (voir Beattie 1958). Par conséquent, le café était et continue d'être central à nombre de pratiques quotidiennes et cérémonielles qui ponctuent la socialité des Haya.

Les manières dont les transactions de café interviennent dans la création de la socialité des Haya, notamment les dimensions spatiales de ce processus créateur, suggèrent en outre des liens importants entre le café comme matière à chiquer et la culture commerciale. *Akamwani* est souvent utilisé dans les rites qui servent à établir et à assurer une place reconnue. Dans les cérémonies d'inauguration d'une maison, l'officiant lance souvent les cerises de café dans quatre directions, en face de lui, derrière lui; à sa droite puis à sa gauche. On m'a aussi dit qu'une personne se préparant à un voyage, ou en revenant, lancera ainsi les *akamwani* vers les points cardinaux afin de garantir son périple. Cet usage ritualisé du café est l'une des nombreuses pratiques nommées *okuzinga*, « lier ou entourer³ ». Comme l'implique l'orientation des rites, la liaison réalisée par cette action suppose la création de certaines dimensions spatiales.

3. L'acte de « lier » dans la pratique socioculturelle haya est discuté de manière beaucoup plus détaillée dans Weiss (à paraître).

Les rites servent d'abord à établir une position centrale à partir de laquelle sont coordonnées les quatre directions. L'officiant définit, quant à lui, le centre qui est au croisement de ces directions et assure ainsi ou « lie » cette position. Toutefois, étant donné que ces rites sont souvent accomplis en prévision d'un voyage de longue distance, le centre ainsi défini est une place relationnelle. Le centre lié par ces rites crée une relation entre les divers lieux : entre « ici », défini par les actions, et la destination éloignée du voyage; entre la position du « dedans », au croisement de ces directions, et les régions qui les encerclent et les « entourent »⁴.

Ces orientations spatiales ont également des conséquences quant à la signification du café dont on use pour les marquer. *Akamwani*, ainsi que je l'ai indiqué, est parmi les substances les plus répandues au Kagera et figure dans de nombreux actes de rencontre et d'échange. Par exemple, quand des invités arrivent dans une maisonnée haya, l'hôtesse ou l'hôte offrira, presque immédiatement, du café à mâcher et, s'il n'en a pas, s'excusera habituellement pour ce manque d'hospitalité. Qu'il nous suffise de dire que ces cerises de café sont la quintessence des objets à offrir à des invités chez les Haya. Leur transaction continue de scander la formation d'un vaste réseau de relations sociales, du simple voisinage à l'accession à des positions formelles dans la société locale. Les contextes variés où figure le café semblent indiquer qu'ils sont des médiations qui favorisent ou objectivent une relation et un contraste entre les « initiés » et les « étrangers ». Comme « objet des invités », l'usage du café est présupposé par cette distinction entre initiés et étrangers, bien que de telles marques tentent de subsumer la différence en médiatisant entre les uns et les autres.

Les tensions et les paradoxes posés par cette fusion des intentions — le fait que les transactions de café relient ce qui est séparé — méritent d'être considérés en profondeur car ils révèlent des liens cruciaux entre le café destiné à l'exportation et les cerises de café cuites pour des besoins locaux. L'acte d'offrir du café à leurs invités, par exemple, est là pour « représenter » le repas des Haya. La plupart des maisonnées haya offrent les cerises de café à leurs invités dans un petit plat tressé et recouvert par des lanières roulées de papyrus. Similairement, un plat de bananes offert comme repas commun est également couvert (mais par une feuille de banane) quand on le sert. Les invités prennent le papyrus, secouent les doigts avant de prendre des cerises de café. Ceci est dit « lavement », *okunaba*, le même terme utilisé pour l'action de se laver les mains avant de manger.

Ces similitudes entre servir le repas et le café peuvent cependant aussi mettre en lumière les manières dont ces activités diffèrent. Ainsi que des amis haya me le disaient souvent, on offre du café aux invités car il ne peut jamais les rassasier. Il est donc indiscutablement distinct de la bonne nourriture. Les repas haya au cours desquels (s'ils réussissent) des plats *consistants* sont offerts et consommés seulement par les membres de la maisonnée se font derrière des portes fermées, à l'abri évident de ses propres voisins et certainement de lointains étrangers⁵. Prendre un repas de cette manière témoigne de l'intégrité et de l'autonomie de la maisonnée, capable de se nourrir

4. Quand ces rites sont accomplis à l'occasion des cérémonies aux ancêtres, ils établissent également une connexion spatiale entre les lieux des vivants et des morts.

5. Je discute le symbolisme et la signification de la consommation et de la préparation de la nourriture avec plus de détails dans Weiss (1992; et à paraître).

généreusement alors même que les cerises de café peuvent et doivent être offertes aux invités puisqu'elles ne rassasient guère. Le contraste tient au fait que le café peut établir tant les liens que les séparations dans les relations sociales. En effet, l'usage du café dans ces circonstances transforme les étrangers en *invités*, une attitude qui affirme une relation mais non une *identité* entre ceux qui donnent et ceux qui reçoivent. La dialectique entre la distance et l'intimité, le lien et la séparation, est également démontrée par le fait que le beau-père de l'hôte est le récepteur d'ambiguïté propre aux contextes où le café est servi⁶.

Négocier les tensions entre l'intimité et la distance, les invités et les étrangers, à la fois en matière de spatialité et de socialité, est également l'une des caractéristiques de la commercialisation du café au Kagera. Par exemple, il existe des liens concrets entre le café comme forme marchande et l'infrastructure routière, le transport en automobile, qui relie cette marchandise à l'économie politique englobante. Aux divers paliers de l'économie politique locale, chez les riches entrepreneurs comme chez les petits producteurs de café, le système de transport est lié inextricablement à la forme marchande du café; dans le discours quotidien, l'automobile et le camion représentent des « mesures standard » du volume de café. C'est dire, quand nous parlons d'une quantité de café produite pour être vendue aux coopératives d'État, que les Haya se réfèrent par exemple à « un camion » ou à « trois automobiles » de café comme la mesure du volume total. L'utilisation de ces véhicules comme mesures montre que la logique et les moyens de marchandisation ont des significations spatiales enchâssées dans des formes concrètes (les moyens automobiles) grâce auxquelles ce processus historique est évalué. Cette pratique traduit donc le fait que le café comme marchandise est défini par son mouvement des relations locales à celles plus éloignées.

D'autres aspects de la forme spatiale de la production et de la transaction de café dans l'expérience vécue des Haya démontrent les convergences entre la marchandisation et les débats autour de la socialité. Ainsi, les arbres à café sont souvent plantés à une bonne distance de la maisonnée, centrée dans la ferme haya (*ekibanja*). Les plants de bananes (*engemu*) qui procurent la nourriture quotidienne de la plupart des maisonnées haya sont, par contraste, disséminés à travers la ferme tandis que les produits valorisés pour préparer les repas (contrairement aux collations ou aux douceurs) se trouvent dans les environs immédiats de la maison. En effet, les meilleurs plants de bananes semblent mieux s'épanouir dans les espaces voisins de la maison où, selon les fermiers avec lesquels je me suis entretenu, ils peuvent partager la productivité et l'intimité que procure la chaleur d'une maisonnée active. La politique agricole dans le Tanganyika colonial et plus tard en Tanzanie avait découragé la culture mixte des bananes et du café. Les fermiers haya furent encouragés à planter de nouveaux arbres à café sur un lopin de terre au sein de la ferme familiale (Rald et Rald 1975). Cette technique est connue en swahili comme *kilimo cha kisasa*, « le fermage moderne », mais n'a certainement pas été adoptée dans la plupart des villages haya.

Tenir à distance de la maison les arbres à café tout en les parsemant à travers les plants de bananes permet aux maisonnées haya de maintenir la tension propre à la

6. On peut alléguer au surplus que la finalité véritable de la fraternité de sang telle qu'elle est induite par les cerises de café est d'apaiser potentiellement des relations hostiles grâce à une intimité intentionnellement construite.

transaction du café entre intimité et distance. Le fait pour les arbres de café d'être plantés parmi les bananes leur confère des qualités d'attachement et d'association représentatives de la relation de la maisonnée à ses plants de bananes. En même temps toutefois, l'éloignement de ces arbres du centre de la maison incarne également la distance que le café établit tant comme nourriture pour les invités que produit orienté vers le transport.

Parsemer les arbres de café parmi les plants de bananes plutôt que de les séparer rigoureusement signale que la distinction entre les deux différentes sortes de café — la culture commerciale et la chique — n'est pas toujours sans ambiguïté. Les variétés d'*arabica* doivent être vendues aux coopératives tandis que seules les variétés de *robusta* peuvent être préparées comme *akamwani*. Cependant, même le café *robusta* peut et doit⁷ être en effet commercialisé par l'entremise des coopératives d'État. Intégrer les arbres de café *robusta* dans l'univers de la ferme familiale peut, ainsi, être vu comme un moyen d'exercer un contrôle sur la finalité ultime du café. Quand les cerises de *robusta* sont récoltées avec et parmi les autres produits de la ferme, certaines peuvent être détournées afin de servir comme *akamwani* tandis que le reste de la production est préparé pour les coopératives. De nouveau, ces arrangements spatiaux suggèrent une combinaison de finalités. Il s'agit d'une ambiguïté qui relie et, de certaines façons, est suscitée par la connexion entre les cultures commerciales et le *akamwani*.

Le café et le monde occidental

En tant que trait dominant tant de l'expérience de vie que de l'économie politique des Haya, le café est une substance qui incarne plusieurs articulations. Dans la construction des relations de classes, de l'espace social et même de l'intimité corporelle, le café procure une médiation qui lie et délie et grâce à laquelle des conjonctures et des disjonctions peuvent être reconnues et concrétisées. Tenant compte de ces valeurs spécifiques régionales, je veux offrir quelques interprétations franches et spéculatives de quelques valeurs que le café possédait et a depuis les premiers régimes coloniaux qui ont imposé sa production marchande au Kagera.

Le café figure de manière incontournable dans l'imaginaire social des Européens et des Américains. Il procure une substance qui stimule et calme tout en portant en elle le goût de l'« exotique » d'où elle provient. En particulier, la consommation de café ainsi que l'usage d'autres produits importés ou « domestiqués » tels que le thé, le sucre, les ananas et les bananes (Schivelbusch 1992; Sahlins 1988; Schama 1988; Mintz 1985) ont eu des conséquences notables pour l'univers matériel et symbolique des relations de classes en Occident. Par exemple, en Allemagne qui développa la première un marché pour le café *arabica* au Kagera, le café devint important pour l'instauration de la domesticité bourgeoise et soutenait grâce à elle la nation prussienne depuis le milieu du XVIII^e siècle⁸.

7. Selon mes informateurs haya, tout café est considéré propriété de l'État et doit selon les rigueurs de la loi être vendu aux coopératives. Préparer le *akamwani* est une offense mineure bien que répandue.

8. Cette discussion sur le café en Allemagne est fondée, pour une large part, sur Schivelbusch (1992).

Alors que les plantations coloniales de France et de Hollande étaient les principales sources de café en Europe aux XVIII^e et XIX^e siècles, l'État imposa de lourdes taxes sur le café afin de restreindre la circulation de capitaux prussiens vers ces pouvoirs avoisinants. La chicorée que faisaient pousser « les bons paysans allemands » devint évidemment un substitut au café et on en favorisa le développement. Cette boisson alternative conféra de nouvelles significations aux relations de classes en Allemagne, tandis que ceux qui cultivaient des goûts aristocratiques infusaient ce qui devint connu comme le « grain de café » réel. Quant à la petite bourgeoisie, elle souffrait des outrages de la chicorée noircie. En outre, les collecteurs d'impôt prussiens et les douaniers au XIX^e siècle étaient populairement connus comme « sniffeurs de café », un témoignage sur le type d'observation des relations intimes et leur surveillance. Cette appellation populaire confirme que les distinctions aromatiques entre le grain de café et la chicorée, les importations coloniales et leurs contreparties domestiques, devinrent centrales aux connexions entre l'intimité domestique et les relations de classes. Elles révèlent en outre le rôle contradictoire de l'État, favorisant ici le développement de la consommation dans une enclave domestique et disciplinant l'univers de cette domesticité.

En l'absence de recherches sur la destination finale des exportations de café haya au début du XX^e siècle, il est difficile d'affirmer quelles en furent les conséquences pour les expériences de consommation coloniale. La place du « grain de café » dans l'espace régional prussien suggère, peut-être, certains parallèles avec les affaires haya. Dans chaque cas, les distinctions entre les statuts de notoriété publique sont démontrées grâce à l'échange d'un médium qui condense des connotations de familiarité et d'étrangeté. À cet égard, il est intéressant de noter que les immigrants en Amérique, notamment ceux provenant des périphéries du colonialisme allemand en Europe (c'est-à-dire les Tchèques et les Polonais), étaient très fiers de disposer d'un pot de café sur le four, en infusion constante, source de prestige que personne ne pouvait espérer détenir à cette époque en Europe. Ces connexions possibles entre la production du café à Kagera et les manières métropolitaines exemplifient les manières grâce auxquelles selon J. et J. Comaroff (1992 : 293) « colonialism was as much about making the center as it was about making the periphery [...] And the dialectic of domesticity was a vital element in this process ».

Le développement du café comme un aspect de la vie quotidienne au XX^e siècle requiert également que nous reconnaissons la modification de cette expérience du café de façons qui vont au delà du cadre de cette note de recherche. Il va sans dire que le *akamwani* offert aux ancêtres et le café au lait siroté dans un bistro ne sont pas la même substance. Il semble clair toutefois qu'examiner le café comme marchandise, cadeau, culture commerciale et nourriture fine nous permet d'explorer la dialectique des constructions symboliques du monde matériel, tant des « Occidentaux » que des Haya.

(Texte inédit en anglais traduit par Mikhaël Elbaz)

Références

- AUSTEN R.
1968 *Northwest Tanzania Under German and British Rule. Colonial Policy and Tribal Politics, 1889-1939.* New Haven : Yale University Press.
- BEATTIE J.
1958 « The Blood Pact in Bunyoro », *African Studies*, 17 : 198-203.
- BOURDIEU P.
1979 *Algeria 1960.* Cambridge : Cambridge University Press.
- COMAROFF J. et J. Comaroff
1992 *Ethnography and the Historical Imagination.* Boulder : Westview Press.
- CURTIS K.
1989 *Capitalism Fettered. State, Merchant and Peasant in Northwestern Tanzania, 1917-1960.* Ph.D. dissertation. History Department, University of Wisconsin.
- HARTWIG G.
1976 *The Art of Survival in East Africa. The Kerebe and Long-Distance Trade, 1800-1895.* New York : Africana.
- HYDEN G.
1968 *Political Development in Rural Tanzania. Tanu Yajenga Nchi.* Nairobi : East African Publishing House.
- LEVENSTEIN H.A.
1988 *Revolution at the Table. The Transformation of the American Diet.* New York : Oxford University Press.
- MINTZ S.
1985 *Sweetness and Power. The Place of Sugar in the Modern World.* New York : Viking.
- RALD J. et K. Rald
1975 *Rural Organization in Bukoba District, Tanzania.* Uppsala : The Scandinavian Institute of African Studies.
- SAHLINS M.
1988 « Cosmologies of Capitalism : The Trans-Pacific Sector of "The World System" », *Proceedings of the British Academy*, LXXVI : 1-51.
- SCHAMA S.
1988 *The Embarrassment of Riches. An Interpretation of Dutch Culture in the Golden Age.* New York : Knopf.
- SCHIVELBUSCH W.
1992 *Tastes of Paradise. A Social History of Spices, Stimulants, and Intoxicants.* New York : Pantheon Books.
- SMITH C. et P. Stevens
1988 « Farming and Income-Generation in the Female-Headed Smallholder Household : The Case of a Haya Village in Tanzania », *Canadian Journal of African Studies*, 22 : 552-566.

WEISS B.

- 1992 « Plastic Teeth Extraction : The Iconography of Haya Gastro-Sexual Affliction », *American Ethnologist*, 19, 3 : 538-552.
- s.d. *The Making and Unmaking of the Haya Lived World. Consumption, Commoditization and Everyday Practice in Northwest Tanzania*. Durham : Duke University Press (à paraître).

Brad Weiss
Department of Anthropology
College of William & Mary
Williamsburg, VA 23187
U.S.A.